

REVOLUTION INTERNATIONALE

ORGANE EN FRANCE DU COURANT COMMUNISTE INTERNATIONAL n°98 JUIN 82 / 3ff./30fb./2fs./0.70 cts.
Can.

FRANCE

IL NE SUFFIT PAS DE CRITIQUER LES SYNDICATS, IL FAUT LES COMBATTRE !

Malgré l'aggravation générale de la situation, la classe ouvrière des grandes concentrations d'Europe ne montre pas encore son alternative. Les syndicats parviennent encore à ce que ce soient LEURS agissements qui déterminent les réactions ouvrières, pour ou contre.

Le combat contre les syndicats, c'est le combat contre tout le système. C'est le combat contre toute illusion de retour en arrière, d'aménagement de sa condition au sein du capitalisme, le combat contre toute l'argumentation productiviste, économiste et nationaliste propre au syndicalisme. C'est le combat pour l'affirmation des intérêts humains, de l'existence d'une force collective dans la classe ouvrière. C'est le premier combat à mener pour que se développe une perspective.

La méfiance qui s'exprime vis à vis des syndicats en France (voir les grèves à La Société Générale ou à Renault-Flins) n'est pas un hasard. On la retrouve en Belgique, en Italie... Elle correspond à un début de compréhension du rôle que jouent les syndicats, à un ras-le-bol de se faire avoir toujours plus sous les discours ronflants de Krasucki et consorts. Elle correspond au sentiment profond de l'évolution de la société vers la catastrophe contre laquelle des grèves vidées de sens, vidées de vie, sont impuissantes. A la tentative de rompre la problématique droite-gauche qui baillonne une société malade.

■ Tel un homme à l'agonie, c'est le cœur du capitalisme qui aujourd'hui s'essouffie. Les oasis de prospérité que pouvait représenter les grandes puissances industrielles s'effondrent, même les USA, la RFA et le Japon

n'échappent plus à la règle. Internationalement, il ne reste plus à la bourgeoisie qu'une seule solution : faire payer la classe ouvrière. Il lui faut à tout prix appliquer une "politique de vérité".

EDITORIAL

■ Le plus dur de la crise est devant nous, communiste, la bourgeoisie n'a plus comme il est à venir. La récession actuelle appelle une chute encore plus catastrophique dans le marasme économique.

La bourgeoisie le sait bien. Pour survivre, elle doit mener une attaque de plus en plus violente du niveau de vie de la classe ouvrière. Elle doit aujourd'hui attaquer le prolétariat des métropoles industrielles au cœur du capitalisme. Elle doit se confronter à la fraction la plus concentrée, la plus expérimentée du prolétariat mondial en Europe de l'Ouest, au centre même des rivalités inter-impérialistes, au centre de gravité historique du prolétariat.

L'approfondissement accéléré de la crise de l'économie capitaliste montre la faillite du système. La bourgeoisie ne peut plus s'appuyer sur l'illusion d'une possible fin de la crise au travers d'une gestion qu'elle soit de droite ou de gauche, à l'Est comme à l'Ouest, dans le monde industriel comme dans le monde sous-développé, pour maintenir le prolétariat dans la passivité.

Alors que les conditions objectives, la dégradation brutale de ses conditions d'existence poussent le prolétariat vers la prise de conscience de la nécessité et de la possibilité de la révolution

seules armes pour paralyser le prolétariat que l'intimidation et la mystification. La bourgeoisie n'a rien d'autre à offrir que le mensonge et la terreur.

Un seul but pour la bourgeoisie aujourd'hui : affaiblir le prolétariat ; le diviser afin de disperser sa réponse, injecter par tous les moyens le virus nationaliste, l'intimider en brandissant la très réelle épée de Damoclès-la guerre impérialiste-, casser ses luttes par l'illusion syndicaliste et le démoraliser, masquer en la diluant dans le mensonge stalinien la perspective révolutionnaire. Les grandes campagnes idéologiques menées à propos des Malouines aujourd'hui, de l'Iran, de la Pologne, du pacifisme, du Salvador n'ont pas d'autre but que de déboussoler le prolétariat, d'entraver sa prise de conscience révolutionnaire.

Jusqu'à présent, le prolétariat, face aux attaques de la bourgeoisie a plus fait preuve de combativité que de conscience. L'approfondissement des conditions objectives pousse le prolétariat à traduire subjectivement cette réalité, à mettre en avant la perspective révolutionnaire dans ses luttes. De la capacité du prolétariat à concrétiser cette perspective dépend l'avenir de l'humanité.

LA FRANCE N'EST PAS UNE EXCEPTION

Il n'y a pas eu de miracle à la française. Il ne pouvait pas y en avoir. Tout ce que nous prometait la gauche au moment de son accession au pouvoir, en matière de relance économique par "la consommation populaire", ou par les nationalisations, n'était que pure propagande, que des mensonges destinés à gagner du temps. Le bilan de l'évolution de la situation économique de la France depuis un an (publié dans R.I. 97, mai 82), le démontre amplement. La France, à l'instar de toutes les autres grandes puissances du bloc occidental, connaît une accélération qualitative de sa crise économique.

Nous en voyons les implications concrètes. La France vient de battre un record historique, celui du déficit budgétaire : 10 millions de francs en un mois, le double du mois précédent.

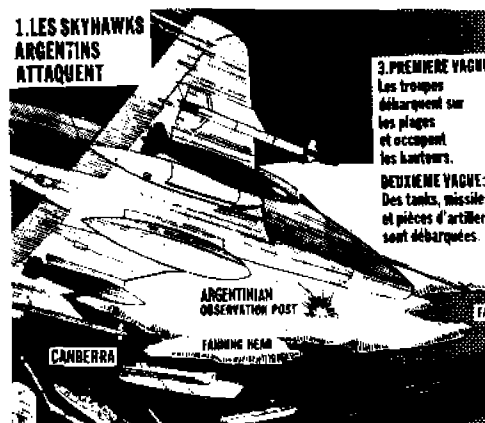
Dans la sidérurgie, Usinor donne le ton : 3,9 milliards de déficit en 1981, soit plus du triple qu'en 1980. Des licenciements massifs, comme dans l'automobile d'ailleurs ! Chausson prévoit 800 licenciements, après une perte de 200 millions de francs en 1981. Pour Renault, Citroën ou toutes les autres grandes marques automobiles, le rétrécissement du marché et le développement acharné de la concurrence qui s'ensuit, appellent les mêmes mesures : augmenter la productivité et licencier. L'évolution actuelle de la crise économique

suite p.2

Malouines

une guerre artificielle, une pure propagande

1. LES SKYHAWKS ARGENTINS ATTAQUENT



3. PREMIERE VAGUE
Les troupes débarquent sur les plages et occupent les hauteurs.

DEUXIEME VAGUE:
Des tanks, missiles et pièces d'artillerie sont débarqués.

sommaire

L'époque de la révolution prolétarienne:
- l'accumulation des contradictions P.4
- le communisme est possible P.5
POLOGNE: quatre mois après.. P.6
Compte-rendu de Réunion Publique..... P.7
A propos de "Ruda"..... P.8

...critiquer les syndicats ne suffit pas

suite de la 1ère page

exige que ce soit aujourd'hui les grands secteurs industriels qui se rationalisent. La sidérurgie et l'automobile en premier lieu. Mr. Cusey (Directeur du personnel à Citroën) ne s'y trompe pas lorsqu'il envisage le fait qu'il n'y aura pas plus de deux constructeurs français en compétition d'ici à quelques années. Des licenciements massifs se préparent dans l'ensemble des grandes entreprises françaises.

Ici comme ailleurs, la bourgeoisie, qu'elle soit de gauche ou de droite doit appliquer de plus en plus féroce-ment la seule politique qui lui soit réaliste : une politique de vérité. Telle est la signification profonde des dernières déclarations de Delors (ministre de l'économie et des finances) à Antenne 2 le jeudi 20 mai : "il faudra que chacun renonce un peu à ce qu'il croit devoir obtenir, à ses droits, il faudra un effort de tous, mais cet effort, nous avons voulu le fonder sur la solidarité." On ne peut être plus clair ! Mais encore, on nous promet la réduction des allocations chômage ainsi que des dépenses sociales. Delors vaut bien Barre. Quant à Mauroy, ce grand "ami" des ouvriers, il parle, lui, de modération des salaires. Tout cela est évident, en France comme partout l'heure est à faire payer la classe ouvrière. C'est ce à quoi le gouvernement de gauche en bon gestionnaire du capital national se prépare, à un niveau encore jamais atteint !

Mais pour pouvoir appliquer une telle politique anti-ouvrière, la bourgeoisie compte avant tout sur ses syndicats. Démoraliser, désarmer, démobiler la classe aujourd'hui, c'est tenter de l'affaiblir le plus possible avant que les combats plus massifs ne soient engagés. Le travail syndical n'a en rien changé avec le pouvoir "socialiste". La bourgeoisie a su mettre en place une attaque sélective de la classe ouvrière. Dans un premier temps les syndicats ont entamé leur sale travail au niveau d'entreprises secondaires, sans grande concentration ouvrière comme aux usines Ceraver de Tarbes ou bien encore Gipelec d'Argenteuil. Quelle que soit la tactique ponctuelle des syndicats, le but final était partout le même : affaiblir ces secteurs ouvriers de la classe ouvrière. Mais surtout, à travers la répression ouverte (milices patronales, CRS) et l'échec total de leur lutte, préparait le terrain aux attaques à venir au centre même des grandes concentrations industrielles du capitalisme. Il s'agissait de développer l'image d'une lutte de classe impuissante et stérile ainsi qu'accroissement de crédibilité à la moindre occasion l'image d'un "vrai syndicat de combat"... (usine Fulmen à Clichy).

Après avoir entamé son sale travail sur le dos de travailleurs des petites entreprises, la bourgeoisie s'attaque maintenant aux grandes concentrations ouvrières en prévision de ce qu'elle prépare.

À Renault où le comité de grève travaillera et réalisera l'unité des syndicats : CGT, CFDT, FO. Les syndicats, à travers les négociations, les tracts, les prises de parole, ne cesseront de développer leur politique anti-ouvrière :

- en présentant de manière cynique l'augmentation de la prime d'attente (pour les changements d'échelons non tenus) de 80 à 100F, et la possibilité d'accrocher la 3ème semaine de congés payés aux 4 autres des mois d'été comme une grande victoire ouvrière ;
- en divisant les ouvriers et en faisant des OS un cas à part, avec des problèmes spécifiques.

Ce que l'on nous présente comme des grandes victoires, peut en fait préparer les défaites ultérieures. Au moment où Renault s'appête à licencier massivement pour rester compétitif, de telles luttes, de telles "victoires" n'aboutissent en fin de compte qu'à un seul résultat : empêcher la classe ouvrière de prendre conscience des enjeux actuels de la lutte de classe.

À la Société Générale, où les syndicats se partagent le travail :

- la CGT refusant de reconnaître le comité de grève ;
- la CFDT lui donnant tous les moyens d'exister et l'appuyant politiquement pour pouvoir mieux le désorienter.

En un lieu où il s'avère impossible à la CGT de gagner des points, c'est la CFDT qui prend le relais.

À Citroën, où nous assistons à une énorme activité des syndicats, c'est un partage des tâches parfaitement orchestré entre CGT et CFDT, chacun par exemple refuse à tour de rôle de s'asseoir à la table de négociations en présence de la CSL (syndicat dit patronal).

L'exemple Citroën vient à point dans un contexte où se développe la méfiance envers les syndicats (voir la baisse de 12 % de la CGT à Renault) pour relancer l'intérêt sur ces mêmes syndicats. Ce n'est pas un hasard si les syndicats ont investi tous leurs efforts sur cette entreprise.

En s'appuyant sur la pseudo existence d'un danger fascisant, c'est à une véritable campagne d'intoxication politique à laquelle nous sommes conviés :

- pour défendre la démocratie contre les dangers de la droite fascisante ;
- pour défendre un vrai syndicat de lutte de classe contre un syndicat dit patronal.

Face aux mesures de licenciements et d'austérité qui se préparent la bourgeoisie doit pouvoir compter sur des syndicats efficaces. Krasucki (leader de la CGT) l'a bien compris quand il nous parle : "de la nécessité d'un syndicat minoritaire mais de lutte de classe". S'ils ne peuvent enrayer le processus de désyndicalisation qui se poursuit, les syndicats vont au moins tenter de renouveler leur image. L'heure est à la "radicalisation" des syndicats.

Les luttes qui se déroulent aujourd'hui en France ne peuvent être comprises, dans toute leur importance, que par rapport au contexte général dans lequel elles se situent.

L'IMPORTANCE DES LUTTES EN EUROPE

L'image du monde actuel pourrait se résumer à ceci : dans l'ensemble des pays du tiers monde, et dans les pays de l'Est, la classe ouvrière, déjà pressurée, a engagé des combats mais sa rage de se battre s'est heurtée à un mur. Ce mur, seule l'explosion de la lutte ouvrière des métropoles d'occident peut le briser. Le monde attend l'Europe.

À l'heure où la crise, après avoir ravagé le monde entier, s'attaque aux grands centres industriels, c'est du prolétariat le plus fort du monde que dépend l'évolution de la situation.

Seul le prolétariat concentré et massif des grandes métropoles industrialisées de l'occident a suffisamment de puissance, seul il peut paralyser la bourgeoisie qui possède toutes les armes contre le prolétariat, seul il a suffisamment d'expérience et concentre les conditions pour une prise de conscience de la possibilité d'une transformation totale de la société. Car ce qui est en jeu dans ce mouvement mondial, ce n'est rien de moins que la destruction des Etats et des frontières, et la réorientation complète de l'activité humaine ou une troisième guerre mondiale.

Quand on voit les luttes en France

comme en Europe aujourd'hui, on peut penser qu'elles sont très faibles face à une telle situation. D'autant plus qu'à chaque tentative, à chaque pas qu'elle fait, la classe ouvrière doit subir inlassablement les crocs en jambe des syndicats et se heurter au mur de l'isolement.

Pourtant en Belgique, en Italie ou en France, c'est une même tendance qui apparaît : une méfiance quand ce n'est pas la critique directe envers et contre les syndicats. L'important ici ce n'est pas ce qui existe de façon ponctuelle et immédiate, les échecs et l'amertume qu'ils entretiennent, mais ce qui se cherche dans les premières tentatives d'affirmation des ouvriers contre les actions bidons, les divisions, les concessions à "l'économie nationale". Ce n'est qu'en élargissant la compréhension du combat, en élargissant le combat lui-même que les ouvriers s'affirmeront contre eux, pour leur perspective propre, pour leurs intérêts.

Il n'est pas facile de faire passer dans les faits cette compréhension que la lutte d'aujourd'hui se heurte à une situation plus large, plus grave, qui demande une unité et une vision supérieure.

Pour l'Europe cependant, les grèves qui se déroulent en France ont une importance supplémentaire : elles donnent l'image vivante de ce qu'est la gauche quand elle est au pouvoir à tous les ouvriers d'Europe qui ont affaire à une gauche radicalisée qui "s'opposerait" au pouvoir.

P.A.

RENAULT-FLINS, SOCIÉTÉ GÉNÉRALE:

LES SYNDICATS CONTRE LES COMITÉS DE GREVE

■ Il y avait longtemps qu'une direction (en l'occurrence, l'Etat puisqu'il s'agit de Renault) n'avait pas cédé devant une grève ouvrière, d'autant plus quand celle-ci restait minoritaire au sein même de l'usine où elle se déroulait, animée dans l'immense majorité par des ouvriers immigrés.

Que les ouvriers en grève s'organisent en comité de grève, autonome des syndicats, discutent et décident de l'action à mener est une excellente chose, c'est même l'avenir de la lutte de classe. La constitution de "comités de grève" à deux endroits complètement différents en apparence l'un chez les "cols blancs" (à la Société Générale), l'autre chez les "cols bleus" (à Renault-Flins),

exprime un phénomène général qui est la CRITIQUE DES SYNDICATS.

Cela dit, il ne faudrait pas crier "victoire" trop vite et se laisser emporter parce que la direction de Renault-Flins a cédé quelques miettes, et que les syndicats ont finalement reconnu le comité de grève et l'ont invité à la fameuse table des négociations :

"Les chaînes tournent à nouveau à l'usine Renault-Flins... les grévistes ont repris le travail avec le sentiment justifié d'AVOIR REMPORTE UNE VICTOIRE D'ORDRE QUANTITATIF, MAIS AUSSI QUALITATIF... APPUYE CAHIN-CAHA AU DÉPART PAR LES SYNDICATS, LE COMITÉ DE GREVE A NON SEULEMENT REUSSI A REALISER L'UNITÉ D'ACTION CGT, CFDT, FO, MAIS IL A PARTICIPE AUX NEGOCIATIONS..." ("Le Monde" du lundi 3 mai 82).

Si un comité de grève s'est constitué à Renault-Flins, c'est justement parce que les ouvriers n'accordaient pas, à juste raison, leur confiance aux syndicats et ne pouvaient compter que sur eux-mêmes. Ce n'était pas pour compenser les "faiblesses syndicales", leur "indécision", leurs "divisions".

Si les syndicats sont faibles, ils sont faibles par rapport à l'impact qu'ils ont sur les ouvriers et les employés les chômeurs, les fonctionnaires ; s'ils ont une faiblesse à compenser, c'est la faiblesse de leur encadrement. Ce qui se joue, c'est l'emprise syndicale en prévision d'une situation explosive (voir article sur la même page).

Justement, tout le travail de dévoilement, de récupération des tentatives de rupture avec le syndicalisme qui aujourd'hui étouffe toutes les luttes ouvrières, est de transformer les premières tentatives d'auto-organisation en syndicalisme de base. Pas plus sur le plan de l'organisation des luttes que sur celui de son extension, les ouvriers ne doivent céder l'initiative aux syndicats et laisser transformer leur organisation (assemblées générales, comités de grèves) en simples appendices de "consultation" de "la base".

Les rapports entre les organisations autonomes des ouvriers, des employés et des chômeurs et les syndicats ne peuvent être que des rapports antagoniques avec ces syndicats.

Dans toute lutte aujourd'hui, il y a une lutte "interne", une lutte pour le contrôle, la direction, et les perspectives de l'action.

Ce n'est pas parce que les "comités ouvriers" élus par les ouvriers participent aux négociations que le tour est joué et qu'enfin les ouvriers décident par eux-mêmes.

C'est justement cela qui, entre autres, permet de transformer un comité de grève en appendice syndical, en le séparant de l'assemblée générale, et en le posant à côté des autres syndicats.

Cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas négocier, mais que la négociation ne doit pas avoir lieu en l'absence de des assemblées générales, sans que l'ensemble des ouvriers ne puissent suivre chaque mot, chaque pas de la négociation et y intervenir.



À Gdansk, en août 80, les ouvriers suivent les négociations par hauts parleurs et interviennent à tous moments. C'est cette force collective à laquelle s'opposent les syndicats, en voulant transformer les comités de grèves et les assemblées générales en simples appendices "consultatifs".

Cette question n'est pas le problème des seuls ouvriers en grève de Renault-Flins, mais aussi des grévistes de la Société Générale :

"Au départ, le comité de grève était une simple courroie de transmission entre les syndicats et les grévistes. Puis il a demandé à siéger à la table des négociations. FO et la CGT sont contre... La CFDT est plus pragmatique dans ses tentatives de récupération : "Nous soutenons le comité de grève car sans lui nous ne pourrions pas coordonner l'action." ("Libération" du 11 mai)

Un autre aspect commun des grèves à Flins et à la Société Générale, c'est le caractère minoritaire de la grève : 1200 grévistes sur 13000 ouvriers à Flins, et à la Société Générale, 6% pour la direction, 20% pour les ouvriers.

Le moyen le plus efficace pour renforcer et pour généraliser une lutte, est d'établir les liens avec les autres entreprises aussi en lutte.

Et d'ailleurs, une des tâches principales des organismes issus des assemblées générales et sous leur contrôle est justement d'établir ces liens. Le travail des syndicats est, lui, d'empêcher que ces liens ne se réalisent. C'est pourquoi ils insistent toujours sur l'"utopie" que serait la volonté d'établir un contact direct avec d'autres secteurs en lutte tant que la grève n'est pas généralisée dans l'entreprise où elle se déroule. Alors que cette ouverture de la lutte est peut-être le meilleur moyen pour renforcer et généraliser la lutte au sein même de l'entreprise initiale. Les trois quarts du temps, quand l'ensemble des ouvriers ne suit pas une lutte, c'est justement parce qu'une partie et souvent la plus importante des ouvriers en ont assez des grèves et des conflits bidons qui n'aboutissent jamais à rien sinon à décourager, à fermer la situation.

Prénat.

UNE GUERRE ARTIFICIELLE...

Au début de l'affaire des Malouines, la guerre n'a pas été prise au sérieux. Aux premiers morts, elle est devenue crédible. Deux mois après, on y voit presque les prémices de la guerre mondiale.

Le conflit entre la Grande-Bretagne et l'Argentine est une guerre artificielle. D'un intérêt économique et militaire médiocre, l'archipel des Falkland ne peut justifier la débauche de moyens idéologiques et militaires mis en oeuvre au sein du bloc occidental depuis le 2 Avril.

Ce conflit ne peut donc être compris et dénoncé que comme le résultat de la volonté délibérée de la bourgeoisie du bloc occidental:

- de disposer de bases matérielles pour poursuivre au moyen d'une nouvelle campagne idéologique guerrière, son entreprise permanente d'intimidation et de débousolement du prolétariat, en particulier celui d'Europe;
- secondairement, d'avoir l'occasion de tester dans une zone désertique une partie de son armement de bloc.

Depuis deux mois, "la guerre" fait la une des journaux, qui relatent étape par étape le scénario de la bataille, jusqu'au "débarquement" final. Pourtant, cette entreprise militaire est une guerre montée de toutes pièces.

CE N'EST PAS UN PAS VERS LA GUERRE MONDIALE

La guerre des Malouines ne se joue pas entre les deux grands blocs qui se partagent le monde. Seule la tension entre des puissances rassemblées derrière les USA et l'URSS est génératrice d'une troisième guerre mondiale. Certains conflits peuvent être analysés dans ce sens : l'inva-

sion de l'Afghanistan par l'URSS, par exemple, ou la poursuite des conflits au Moyen-Orient. Or, de ce point de vue, ce qui est marquant dans l'évolution des tensions, c'est qu'on assiste à une relative stagnation du rapport de forces au net désavantage de l'URSS.

En ce qui concerne les Malouines, le rôle de l'URSS quasiment nul.

On voit mal comment l'URSS, déjà affaiblie par l'effort militaire qu'elle doit faire pour maintenir sa position en Afghanistan, et pour porter à bout de bras l'économie polonaise, aurait la capacité de se lancer dans un conflit de l'autre côté du monde, dans une zone aussi contrôlée par les USA que les pays de l'Est le sont par l'URSS. Aucun signe ne permet de dire que l'URSS serait en mesure d'as-

sumer un effort de guerre pareil, tant du point de vue social qu'économique.

Dans la décadence, les guerres sont toujours la manifestation de l'orientation d'une économie affaiblie vers sa dernière solution. Mais l'URSS d'aujourd'hui n'est pas l'Allemagne militarisée de 1939. La population n'y est pas embriaguée et prête à subir l'orientation vers la guerre. Pas plus que pour les autres puissances, il n'est possible à l'Etat russe de se lancer dans une 3ème guerre mondiale. Et, en l'absence de cette possibilité, il lui est de plus en plus difficile aujourd'hui de se lancer dans une guerre à l'issue incertaine : l'Afghanistan lui a déjà coûté trop cher. Les déclarations de soutien à l'Argentine contre "le colonialisme anglo-américain" et celles de Cuba ne sont qu'une utilisation de propagande pas plus sérieuses que celles du Venezuela ou du Pérou contre la Grande-Bretagne ou les U.S.A.

Aucun signe ne permet de dire dans les FAITS que l'Argentine se rapprocherait de l'URSS, militairement et économiquement, contrairement à ce que la presse laisse entendre.

L'Argentine est restée sous Carter, et reste sous Reagan un des alliés privilégiés du bloc occidental en Amérique Latine. Important fournisseur en blé de l'URSS, elle reste dans ce "rôle" très largement derrière les USA eux-mêmes : d'ailleurs, l'URSS vient de décider de diminuer ses achats de blé à cette même

Argentine. On n'a vu aucune baisse des liens économiques qui unissent les USA et l'Argentine. L'armement de l'Argentine n'est pas assuré par l'URSS, mais par les USA et l'Europe (la France y contribue pour une large part aussi). Militairement, l'armée argentine est toujours autant sous la coupe des USA : comme toutes les armées d'Amérique Latine, elle est dirigée par des conseillers américains. Sa dernière intervention au Salvador le prouve encore. Il est difficile de concevoir que l'Argentine, pas plus que la Grande-Bretagne ait pu réellement prendre une telle décision sans que les USA aient été consultés.

Quand un pays s'oriente vers un changement de bloc, on voit se dégager certains secteurs de la bourgeoisie favorables à l'autre bloc : en Argentine, aussi bien dans la junte que chez les péronistes, aucune tendance significative en faveur d'un passage à l'Est ne s'est développée. Les thèses qui expliquent la guerre des Malouines par la nécessité de remettre au pas l'Argentine considérée comme trop pro-russe, ne s'appuient sur aucun fait réel.

Une future guerre mondiale ne peut se développer qu'entre les USA et l'URSS, et la crise des Malouines n'en est pas un signe annonciateur.

LES MALOINES NE SONT PAS UN ENJEU CAPITALISTE REEL

Ce conflit ne peut pas s'expliquer non plus par l'appétit féroce de deux requins impérialistes se disputant "une place stratégique dans un futur conflit planétaire", que seraient la Grande-Bretagne et l'Argentine.

Même si l'on peut accorder une importance stratégique au rocher des Malouines (ce qui, aux dires mêmes des dirigeants de l'OTAN, n'est pas central), l'utilisation d'une telle place stratégique ne se conçoit pas à l'échelle d'un pays. La stratégie militaire s'élabore, se réalise, s'utilise à l'échelle d'un bloc.

Ce ne sont pas non plus l'exploitation des richesses naturelles qui attisent les appétits des deux pays concernés : richesses pétrolières minérales, nodules, krill : leur exploitation est extrêmement coûteuse et, encore une fois, ne pourrait se faire que sous la tutelle des grandes puissances occidentales. L'Argentine et la Grande-Bretagne dont les appareils de production tournent déjà très largement en dessous de leur capacité pour cause de ... crise de surproduction ne peuvent envisager un tel effort.

Les puissances occidentales, qui sont les plus fortes du monde, ont déjà du mal à exploiter ces richesses en Mer du Nord, près des côtes de l'Europe industrielle. On ne voit pas pourquoi elles s'orienteraient vers leur exploitation dans une zone située aussi loin des centres industriels. De plus, les Malouines présentent des conditions climatiques qui demanderaient un effort encore plus coûteux (vents et courants extrêmement violents, icebergs, etc).

C'est de façon permanente que des manoeuvres de simulateur de guerre électronique perfectionnée ont lieu à travers le monde, envahissant à tel point la planète qu'un missile à dernière minute abattu en plein vol un avion de tourisme qui transportait des passagers de Palerme...

La réalité de la guerre, ce n'est pas dans les Malouines qu'il faut la chercher :

- c'est dans la part incroyable de la production humaine qui est orientée vers la guerre;
- c'est dans les avancées guerrières des deux principales puissances, l'une par rapport à l'autre.

Aujourd'hui, plus rien ne peut se faire indépendamment d'elles. Et pour le moment malgré les Malouines, ces tensions ne se développent pas de façon significative. Parce que pour que cela soit possible, il faut que les Etats gagnent avant une autre guerre : celle qui doit aboutir à faire accepter à la population la militarisation TOTALE de la société. C'est à cette guerre là que correspond la "grande affaire des Malouines".

... UNE PURE PROPAGANDE CONTRE LE PROLETARIAT

LA CAMPAGNE IDEOLOGIQUE

La campagne idéologique lancée avec le conflit des Iles Malouines ne vise pas simplement le prolétariat directement impliqué en Argentine et en Grande-Bretagne, mais l'ensemble du prolétariat mondial et notamment au travers de l'implication directe de la Grande-Bretagne, le prolétariat d'Europe occidentale.

Cette campagne s'inscrit à la suite des campagnes idéologiques orchestrées à propos de l'Iran, de l'Afghanistan, de la Pologne, du déploiement des missiles en Europe et sur le pacifisme, au lendemain de la répression du 13 décembre en Pologne ou encore à propos du Salvador...

Le but de cette campagne, qui se comprend dans le cadre d'un effort déployé à long terme par la bourgeoisie est d'entraver le développement du potentiel révolutionnaire du prolétariat mondial et, plus spécifiquement, de la capacité de riposte de la classe ouvrière en Europe. En effet, celle-ci tend à trouver dans le nouvel approfondissement de la crise économique, les conditions favorables pour construire sa propre alternative à la faillite du capitalisme : la révolution communiste. Cette campagne se justifie d'autant plus du point de vue de la bourgeoisie, que celle-ci se retrouve aujourd'hui en position de devoir porter en Europe une attaque sans précédent des conditions de vie du prolétariat en même temps qu'il lui faut renforcer ses budgets militaires en taillant dans ses budgets sociaux.

Tant que le sang n'avait pas coulé, l'aspect folklorique du conflit ne permettait pas un plein développement de la campagne. La bourgeoisie a tué ce qu'il fallait (plusieurs centaines de marins des deux bords), pour venir crédibiliser, aux yeux du prolétariat mondial, le danger de la guerre. Tel est le but essentiel de cette campagne de la bourgeoisie. Faire peur avec la guerre, afin d'amener le prolétariat à oublier la perspective révolutionnaire qui se dessine, seule alternative réelle à la crise de l'économie capitaliste. Créer au sein de la classe ouvrière le réflexe de l'autruche afin que le prolétariat mette la tête dans les sables mouvants du nationalisme.

La bourgeoisie n'avait pas procédé autrement lors des campagnes anti-ter-

roristes : créer un sentiment d'insécurité en alimentant les campagnes à coups de bombes sanglantes, de statistiques et faits-divers sur la délinquance afin de justifier le renforcement de l'appareil policier, de diviser le prolétariat et renforcer son atomisation au nom de l'ordre social.

L'impact de la campagne sur les Malouines ne se mesure pas tant dans un embrigadement du prolétariat en Argentine ou en Grande-Bretagne derrière l'étendard national (ce qui reste tout à fait hypothétique), mais dans la peur de la guerre mondiale et les réflexes nationalistes induits. Ainsi en France,

Le journal du dimanche du 9.05.82) et corollairement, face à cette peur, le vieux réflexe nationaliste joue comme une tentative de rester en dehors du conflit : En France 61 % des gens interrogés s'opposent à ce que la France soutienne la Grande-Bretagne si cela devait l'impliquer dans un conflit, alors que 75 % des Allemands réclament une stricte neutralité de la R.F.A.

En Amérique Latine, le conflit vient relancer la mystification anti-yankee qui est encore la meilleure manière pour la bourgeoisie locale de renforcer son contrôle, en défendant le nationalisme face aux USA. Mais en fai-



frégates destinées à l'Argentine, à Hambourg

(extrait d'un article sur les exportations d'armements dans "Der Spiegel" du 10 mai 1982)

(...) Ainsi la construction de quatre frégates destinées à l'Argentine se poursuit chez Blohm Voss (Hambourg). "Pourquoi devrions-nous laisser tomber le marteau ?" demande un collaborateur de Blohm Voss ?

Pourquoi donc ? Puisque des Anglais aident à construire la flotte argentine : actuellement une douzaine de spécialistes britanniques est employée sur le chantier naval de Hambourg

47 % des personnes interrogées pensent que l'affaire des Malouines peut déboucher sur un conflit mondial (sondage IFRES - Le journal du dimanche, du 9.05.82), tandis que 87 % des Allemands de l'Ouest estiment que les risques d'une guerre mondiale ont augmenté à cause du conflit de l'Atlantique sud (sondage Institut Wickert-

dans la construction des frégates ; ils équipent les navires de guerre argentins de technologie "Made in England" (...)

On voit bien là toute la "réalité" de cette soit disant "guerre d'intérêts" qui pourrait même, selon certains commentateurs, dégénérer en troisième guerre mondiale... une guerre où tout est concerté entre les puissances du bloc occidental, où ce sont les mêmes puissances qui fournissent les armes aux deux opposants, où la GB produit à la fois celles qui abattent les marines britanniques et celles qui massacrent les soldats du contingent argentin...

sant cela l'ensemble du bloc occidental se trouve renforcé, y compris les USA.

La campagne sur les Malouines rejoint les campagnes qui l'ont précédée dans la tentative d'utiliser la peur de la guerre comme moyen de paralyser le prolétariat en lui faisant croire que toute instabilité sociale accélère

suite p.6



L' ACCUMULATION DES CONTRADICTIONS DANS LA DECADENCE CAPITALISTE

Dans la première partie de cet article, nous avons vu que la vague révolutionnaire de 1917-23 a échoué parce que la guerre de 1914-18 a jeté trop rapidement le prolétariat dans de nouvelles conditions imposées par la décadence du capitalisme. Nous avons vu aussi comment la bourgeoisie a réussi, par une réorganisation totalitaire de la société, à maintenir la classe ouvrière dans un état d'atomisation et ainsi à lui obscurcir la

perspective du communisme.

Dans cette seconde partie nous allons comparer les conditions de la révolution future avec celles qui prévalaient en 1917. Nous voulons montrer comment, malgré -et, en fait, à cause d'elles- les attaques de toute la bourgeoisie contre la classe ouvrière dans cette période, la perspective du communisme est plus présente aujourd'hui que jamais.

LA GUERRE ET LA CRISE ECONOMIQUE

EN TANT QUE PREMICES POUR LA REVOLUTION

■ En 1917 la classe ouvrière a commencé à se battre après avoir subi une double défaite : la défaite idéologique grâce à laquelle la bourgeoisie avait pu l'embrigader dans la guerre, puis la défaite physique, que représente la saignée de trois années de guerre.

Mais, au contraire d'une guerre mondiale, une crise économique ne présuppose pas une défaite préalable de la classe. Et, à l'opposé de la dépression des années 30, la classe ouvrière qui affronte aujourd'hui la crise, n'est pas plongée dans les profondeurs de la contre-révolution comme celle qui a suivi la vague révolutionnaire de 1917-23.

Aujourd'hui le lent déroulement de la crise -qui est la conséquence des mécanismes du capitalisme décadent pour étaler son effondrement économique- donne plutôt au prolétariat l'occasion de se préparer à la révolution à travers une série de luttes aiguës et de défaites partielles (comme celle qui vient de se produire en Pologne).

Une autre conséquence négative de

la guerre mondiale a été que la bourgeoisie a pu diviser la classe ouvrière en "vainqueurs" et "vaincus", semant la haine et le chauvinisme dans les deux camps. L'isolement des révolutions russe et allemande -qui leur a été fatal- a été fondamentalement le résultat de cette politique de division. A l'opposé, la crise économique tend à généraliser le même processus de paupérisation à tous les ouvriers (ce qui rend plus difficile à la bourgeoisie d'utiliser les travailleurs "étrangers" comme des boucs émissaires).

En outre, l'économie mondiale est plus concentrée, plus interdépendante, plus étendue qu'elle ne l'était en 17. Si cela permet à la bourgeoisie de s'organiser de façon plus globale contre les travailleurs, cela peut aussi permettre à la classe ouvrière de s'unir plus vite contre la bourgeoisie.

En somme l'économie mondiale capitaliste est plus vulnérable qu'en 17 à une INTERNATIONALISATION de la lutte de classe.

LA CRISE ECONOMIQUE MET A NU

LA REALITE DU CAPITALISME DECADENT

Parce qu'elle arrivait après une longue période de prospérité, la guerre de 14-18 a pu apparaître comme une aberration, le résultat d'anachronismes "féodaux", persistant dans certains gouvernements capitalistes. C'est pourquoi, même en pleine bataille révolutionnaire contre l'Etat, beaucoup d'ouvriers croyaient combattre pour un retour au statu-quo d'avant-guerre, un statu-quo qui aurait seulement eu une forme plus démocratique. Ils ne voyaient pas la révolution comme la seule alternative à la barbarie : ainsi les ouvriers des centres clés du capitalisme comme l'Allemagne, pensaient que la "paix" était un but de lutte valable.

Les dernières 70 années de décadence capitaliste ont sapé les bases de telles illusions. L'expérience des années 20 et 60 est là pour montrer que la "paix" dans le capitalisme décadent n'est que le prélude à une nouvelle crise. L'expérience des années 30 est là pour montrer que la seule voie de sortie pour une nouvelle crise est une nouvelle guerre mondiale. En d'autres termes, il est mille fois plus clair aujourd'hui que le capitalisme n'a rien d'autre à offrir à l'humanité que les cycles meurtriers de crise-guerre-re-

construction-crise... Et comme, de plus, il y a de fortes chances pour que, après une prochaine guerre, il n'y ait plus rien à reconstruire, il est encore plus évident que la destruction du capitalisme est la seule alternative à une rechute dans la barbarie. Plus le capitalisme s'enfonce dans la décadence, plus ce mode de production apparaît comme une absurdité. Cette absurdité est plus confirmée que démentie par les considérables avancées technologiques que le capitalisme a pu continuer de réaliser même pendant sa phase déclinatoire : en période de crise économique, le contraste entre l'énorme potentiel emprisonné dans les forces productives et la réalité actuelle de la vie sous le capitalisme, se fait de plus en plus aigu. C'est plus particulièrement vrai dans les pays avancés de l'Ouest où la crise révèle plus clairement son caractère de crise de SURPRODUCTION. Cette crise est le rôle d'agonie d'un système qui a déjà créé les bases objectives pour une société d'abondance, pour le communisme.

Cette désintégration croissante de l'économie capitaliste tend inexorablement à saper toutes les idéologies que la bourgeoisie utilise pour justifier

LES CONTRADICTIONS DU TOTALITARISME ETATIQUE

son système, quelles que soient les techniques sophistiquées d'endoctrinement de masse que le capitalisme a développées ce siècle-ci.

Au moment de la première vague révolutionnaire, la classe ouvrière ne faisait qu'émerger de la période ascendante du capitalisme où des idéaux comme la démocratie, la libération nationale, les droits syndicaux, etc. pouvaient encore avoir quelque valeur aux yeux du prolétariat. Les événements de la première vague révolutionnaire ont montré combien il était difficile à la classe ouvrière de se défaire de ses vieux idéaux, d'autant plus que leurs principaux défenseurs, les partis sociaux-démocrates (et plus tard les partis communistes en dégénérescence), partis qui venaient juste de passer dans le camp de la bourgeoisie, avaient encore un prestige considérable aux yeux des ouvriers.

Soixante-dix années de décadence ont sapé les bases de cette mainmise de la social-démocratie. Tous les bavardages de la bourgeoisie sur la démocratie sont en contraste flagrant avec la répression et les massacres perpétrés par les très "démocratiques" Etats dans les deux guerres mondiales, au Vietnam ou au Salvador.

De même, une domination impitoyable du monde par les superpuissances impérialistes et la misère chronique et insoluble des ex-zones coloniales, ont sérieusement ébranlé les croyances dans une libération nationale possible à notre époque.

Et, ce qui est encore plus important, la sinistre réalité de la décadence capitaliste a de plus en plus ébranlé la confiance des ouvriers dans des régimes et organisations qui étaient sensés les représenter : les Etats "socialistes" du bloc de l'Est, secourus par les coups de la crise économique et les luttes ouvrières contre l'inflation et la famine, dont la nature capitaliste apparaît plus clairement que jamais ; les syndicats et les

partis ouvriers de l'ouest qui, après avoir imposé pendant des années l'austérité et avoir saboté les luttes de la classe, ont largement moins de crédibilité pour les ouvriers que lors de la première vague révolutionnaire ou que lors des années 30 ou 40.

La perte de crédibilité des syndicats et partis de gauche est extrêmement dangereuse pour la bourgeoisie. En effet, le totalitarisme étatique -auquel elle a recours- est une arme à double tranchant. L'Etat totalitaire doit détruire toutes les expressions d'organisation prolétarienne à notre époque, ou bien les intégrer en les présentant comme des instruments de la classe ouvrière. Mais plus les anciennes organisations ouvrières s'intègrent à la machine d'Etat, plus il y a le risque qu'à un moment donné la classe ouvrière prenne conscience de ce qu'elle est : le PROLETARIAT, au sens où Marx utilisait à l'origine le terme, une classe hors-la-loi, à qui on interdit de s'organiser, qu'on exclut de la société, une classe qui n'a donc rien à perdre que ses chaînes. Et quand la classe ouvrière commence à prendre conscience de cela, qu'elle n'a ni droits ni représentation dans l'Etat, que toutes les institutions de l'ordre existant sont ses ennemis, l'Etat totalitaire ne peut plus répondre que par la répression massive contre le moindre signe de résistance sociale ; c'est ce qu'il fait aujourd'hui dans le bloc de l'Est (et de plus en plus aussi dans les pays "démocratiques"). Mais utiliser la répression pour faire marcher la société aboutit à ce que toute lutte économique se transforme en lutte politique, à ce que tout mouvement social partiel se transforme en révolte généralisée contre l'Etat. Ainsi, l'appareil totalitaire d'Etat, aujourd'hui une prison pour l'ensemble de la société, peut se transformer demain en une prison pour la bourgeoisie.

LE PROBLEME DU PARTI REVOLUTIONNAIRE

Ce processus par lequel le prolétariat devient conscient de son exclusion de l'ordre social a certainement coûté très cher à la classe ouvrière. Dans les premiers temps de la période de décadence, il a sans doute été difficile à la classe ouvrière d'abandonner l'idée d'organisations de défense permanentes dans le capitalisme, mais les illusions réformistes auxquelles cela avait donné lieu, ont été partiellement abolies par l'existence, à cette époque, de partis révolutionnaires naissant qui étaient influents dans la classe. Bien que les partis sociaux-démocrates soient passés à l'ennemi, les fractions de gauche qui en scissionnaient, étaient capables de former rapidement de nouveaux partis.

Aujourd'hui la classe ouvrière est sans aucun parti réel depuis des décennies. Les groupes communistes existant sont petits, isolés et manquent généralement de continuité organique avec les partis du passé, ce qui signifie que la formation d'un nouveau parti est plus dépendant que jamais des développements spontanés de la lutte de classe ; en conséquence, le parti de demain se formera tardivement.

Mais l'expérience et continuité

qui manqueront au nouveau parti seront rattrapées par la clarté programmatique. Les organisations communistes actuelles sont déjà plus claires sur les moyens et les buts de la révolution communiste que les partis de la première vague révolutionnaire. Leurs plateformes sont généralement basées sur une assimilation des leçons des luttes du prolétariat dans la période de décadence. Sur la question syndicale, la question des luttes de libération nationale, du parlementarisme et autres questions vitales, une organisation comme le CCI peut dégager définitivement les frontières de classe, alors que les fractions les plus avancées pendant la première vague révolutionnaire ne pouvaient que formuler des hypothèses préliminaires. Et plus important encore, les organisations communistes actuelles peuvent profiter de toutes les leçons négatives de la révolution russe pour avoir une compréhension plus profonde du contenu de la révolution. Donc, le futur parti pourra ne pas refaire les mêmes erreurs sur les rapports entre les conseils et l'Etat de la période de transition. De même, il pourra rejeter toute confusion entre capitalisme d'Etat et socialisme et rejeter l'idée que le socialisme ne serait que l'"étape supérieure" du développement capi- ➤



"La production actuelle de céréales, à elle-seule, pourrait fournir à chaque homme, femme et enfant, plus de 3 000 calories et de 65 grammes de protéines par jour, ce qui est bien supérieur aux besoins, même calculés largement. Pour éliminer la malnutrition, il suffirait de réorienter réellement 2 % de la production céréalière mondiale vers ceux qui en ont besoin" (Banque Mondiale : "Rapport sur le développement dans le monde")

■ Et pourtant, actuellement la faim tue à elle-seule, chaque année dans le monde, autant de personnes que la 2ème guerre mondiale en six ans de boucherie.

Jamais le contraste entre les capacités de production matérielle de l'humanité et les lois économiques suivant lesquelles celles-ci sont utilisées, n'était apparu de façon plus criante.

Avec le niveau atteint par le développement des techniques et des forces productives actuelles, il suffirait de "réorienter réellement" la production sociale pour faire disparaître, relativement rapidement, non seulement la malnutrition, mais toute la misère matérielle, tout l'esclavage de l'homme par rapport à ses nécessités matérielles élémentaires.

Une telle "réorientation" ne pourrait être entreprise qu'à la suite d'un bouleversement radical des rapports sociaux : seule une révolution mondiale est capable de jeter les bases politiques permettant de détruire les rapports de production capitalistes et d'orienter la production exclusivement vers la satisfaction des besoins humains.

Mais qu'est-ce qui permet d'affirmer que les possibilités matérielles d'une telle société existent aujourd'hui ? Jusqu'à présent, et depuis la disparition des communautés primitives, l'ensemble des systèmes de production qui se sont succédés dans l'histoire ont été des systèmes d'exploitation.

Qu'est-ce qui prouve que la société appelée à succéder au capitalisme sera de type communiste et non un nouveau système d'exploitation plus efficace que les précédents ?

Si la société à l'ordre du jour de l'histoire c'est le communisme, c'est parce que :

1°) le capitalisme a développé les forces productives au point de rendre possible pour la première fois dans l'histoire la construction d'une société d'abondance ;

2°) la nature de la limite qu'imposent les rapports de production capitalistes est telle qu'elle ne peut être détruite et dépassée que par l'élimination de l'exploitation elle-même.

► taliste économique et social. Le parti pourra au contraire affirmer clairement que le socialisme implique une rupture radicale avec toutes les données de base de la société bourgeoise, particulièrement le salariat et la production marchande.

La révolution de demain sera plus radicale dans ses méthodes et ses buts que la révolution du passé, justement parce que la société capitaliste est trop usée à tous les niveaux. Au commencement de la révolution, le parti communiste sera relativement minoritaire, mais dans le cours d'un mouvement qui est obligé de transformer la société entière, son influence politique sera hors de toute proportion avec son poids numérique. La théorie communiste, enfouie depuis si longtemps sous la monstrueuse pyramide du totalitarisme d'Etat, s'emparera des masses, s'étendant rapidement par tous les canaux de communication que le capitalisme lui-même a développés. Là encore, on voit que le capitalisme a creusé sa propre tombe.

C.D. Ward
(Traduit de World Revolution n° 49)

LE COMMUNISME EST POSSIBLE

LES MOYENS MATERIELS DE LA CONSTRUCTION DE LA SOCIÉTÉ COMMUNISTE

La révolte des esclaves de Spartacus, 70 ans avant notre ère, n'avait aucune chance réelle d'aboutir à l'établissement d'une société communiste. Pas plus ne l'avaient les révoltes des paysans du moyen-âge. Les conditions d'existence d'une société sans exploitation ne sont pas uniquement du type "subjectif"; il ne suffit pas que les esclaves NE VEUILLENT PLUS être des esclaves, que les serfs ne VEUILLENT PLUS être des serfs, ou les prolétaires des prolétaires, pour que les exploités puissent effectivement s'émanciper.

La distribution égalitaire de la misère -comme pouvaient la préconiser les premiers chrétiens- est un non-sens du point de vue de la nécessité pour l'humanité de développer en permanence les moyens de production de sa subsistance matérielle. Une distribution égalitaire est un mot vide de sens lorsqu'il n'y a rien à distribuer. Et lorsque le surplus est trop restreint il est beaucoup plus productif de le concentrer dans les mains d'une classe qui les gère, même si c'est à son profit: les castes religieuses qui organisent les grands travaux sur les fleuves (Egypte, Chine), les castes militaires qui organisent le pillage des richesses d'autres communautés (Grèce, Rome), les seigneurs militaires qui assurent la protection contre les pillages ou qui gèrent le moulin à grains au moyen-âge, les capitalistes qui transforment le surplus en nouveaux moyens de production toujours plus rapidement et à une échelle toujours plus large.

La force des idées et le courage des révoltes, aussi généreuses soient-elles, ne suffisent pas à elles-seules à sculpter les formes d'organisation sociale. Tant que l'humanité connaît encore la faim, la pénurie, ses formes de société restent esclaves des nécessités de la production matérielle. Il y a un lien entre la forme d'organisation esclavagiste et le moulin à bras, comme entre le féodalisme et le moulin à eau, le capitalisme et la machine à vapeur. L'esclavagisme antique, le féodalisme, le capitalisme, apparaissent comme autant d'étapes de l'adaptation de la société au développement de ses techniques de production.

Le communisme est l'unification consciente de la principale force productive : le travail humain. Le communisme présuppose l'existence des instruments de cette unification, tout comme l'existence d'une abondance suffisante permettant la disparition des conflits économiques.

Le capitalisme a créé les bases objectives pour une société d'abondance mais il n'a pas créé l'abondance : deux hommes sur trois connaissent la faim, alors qu'il y a l'équivalent de plusieurs tonnes d'explosifs militaires par habitant dans la planète.

Le capitalisme n'est pas parvenu non plus à intégrer dans le processus productif la totalité de l'humanité, comme en témoignent les masses paupérisées des pays du tiers-monde.

Cependant il a poussé le développement de forces productives jusqu'à un point d'unification et de richesse tel qu'il permet d'ENTREPRENDRE la construction des conditions du communisme.

Entre le capitalisme et le communisme il y aura inévitablement une période de transition dans laquelle le prolétariat établira les véritables conditions de l'abondance. C'est le début matériel de cette transition que le degré atteint par les forces productives sous le capitalisme rend possible.

Si la réorientation de 2 % de la production de céréales actuellement permettraient d'éliminer la malnutrition, la maîtrise consciente de toutes les forces productives actuelles par le prolétariat permettrait de créer les conditions pour libérer l'humanité de ses nécessités économiques, et de l'économie tout court.

Le capitalisme rend possible, 2 000 ans plus tard, le rêve de Spartacus.

o o o

Mais si la construction d'une société communiste est aujourd'hui une possibilité, c'est aussi du fait même de la nature de la crise que connaît le capitalisme. La crise du capitalisme, c'est-à-dire son incapacité à permettre le développement des forces productives, c'est aussi la crise de l'exploitation elle-même. Le verrou imposé par la domination capitaliste ne pourra être brisé sans détruire toute forme d'exploitation. Cela apparaît clairement dans la nature même de la crise du capitalisme.

LA CRISE DU CAPITALISME C'EST LA CRISE DE L'EXPLOITATION

L'orientation de la production suivant les rapports de production capitaliste, après avoir permis l'unification de la production mondiale, après avoir créé "des forces productives plus massives et plus colossales que ne l'avaient fait dans le passé toutes les générations dans leur ensemble" (1), se sont transformés en entraves, en chaînes qui bloquent et ruinent toute nouvelle possibilité de développement!

L'esclavagisme, le féodalisme, toutes les formes de sociétés passées, sont disparus parce qu'à un moment donné de développement de la population et de toutes les forces productives, ils étaient devenus à leur tour des entraves à de nouveaux développements.

C'est ce qui se produit aussi aujourd'hui avec le capitalisme. Mais ici, le conflit éclate sous une forme totalement nouvelle : la "surproduction". Alors que dans les sociétés passées les crises économiques prenaient la forme de "sous production" par manque de techniques et de moyens de production adaptés aux nouveaux besoins, dans le capitalisme la crise apparaît sous la forme d'un "excès" de marchandises. Un excès non par rapport aux besoins humains, mais par rapport aux lois du marché capitaliste. Ce n'est pas le manque de progrès technique qui provoque l'arrêt ou l'insuffisance de la production, c'est au contraire l'"excès" de progrès technique par rapport à la capacité des marchés.

Prenons encore l'exemple de l'agriculture.

"Les agriculteurs américains s'arrachent les cheveux. 1982 sera, disent-ils, leur pire année depuis la grande dépression... La crise est due essentiellement à la surproduction. Comme si les progrès techniques dont le Middle-West avait tant profité, commençaient à se retourner contre lui... En 1980, ils assuraient à eux seuls 24,3 % des ventes mondiales de riz, 44,9 % du blé, 70,1 % du maïs et 77,8% des arachides. Actuellement, un hectare cultivé sur trois "travaille" pour l'exportation. Les Américains sont donc très sensibles au rétrécissement des marchés extérieurs, provoqué par les difficultés de l'économie mondiale". (Le Monde)

La crise de surproduction provoque un blocage des capacités de production. Plus encore, elle en entraine la DESTRUCTION.

"Dans ces crises, une grande partie, non seulement des produits déjà créés, mais encore des forces productives existantes, est livrée à la destruction. Une épidémie sociale éclate qui à toute autre époque eût semblé absurde : l'épidémie de la surproduction". (?)

C'est la surproduction qui explique qu'on jette littéralement quantités de produits (agricoles notamment), qui explique aussi la part donnée dans la production à la production pour la guerre, ainsi que la destruction par ces mêmes guerres des moyens mêmes de produire.

Si, dans la crise capitaliste les hommes ne parviennent pas à subvenir à leurs besoins matériels minimum, ce n'est pas parce que ces besoins seraient disparus, ni parce que les moyens de production existants sont insuffisants, mais parce que la population travailleuse ne peut -dans le cadre des lois du marché et du salariat généralisé- acheter cette production.

"La raison ultime de toutes les crises réelles, c'est toujours la pauvreté et la consommation restreinte des masses, face à la tendance de l'économie capitaliste à développer les forces productives comme si elles n'avaient pour limites que le pouvoir de consommation absolu de la société" (1)

Alors que par le passé un système économique s'imposait à celui qui le précédait par une plus grande capacité et efficacité à exploiter le travail humain, la nouvelle société ne pourra dépasser les entraves du capitalisme sans éliminer ce qui limite et restreint inexorablement la consommation des masses : le marché, le salariat et donc l'exploitation. En transformant la force de travail en marchandise et en généralisant le salariat à la planète entière, le capitalisme a acculé l'humanité devant le choix : éliminer toute exploitation ou périr, incapable de maîtriser son propre produit.

o o o

"Mais la bourgeoisie n'a pas seulement forcé les armes qui lui donneront la mort ; elle a en outre produit les hommes qui manieront ces armes -les travailleurs modernes, les prolétaires" (2)

La principale "surproduction" du capitalisme n'est autre que celle de la force de travail elle-même. C'est pour cela que la révolution prolétarienne est, au sens propre du terme, la révolte des forces productives contre les rapports sociaux qui les étouffent.

Dans les pays développés du bloc occidental, là où les contradictions du capitalisme éclatent dans leur forme la plus pure, la plus nette, là où la "surproduction" apparaît sous sa forme la plus généralisée, dans ce cœur du monde capitaliste, se concentrent aussi les plus puissants bataillons du prolétariat mondial. La conscience révolutionnaire du prolétariat, seule capable de transformer la possibilité du communisme en réalité, trouve sa forme la plus développée par ce qu'elle est le produit de la réalité la plus avancée, et la plus décadente, du capitalisme (voir article: "L'époque de la révolution prolétarienne", dans ce numéro).

R.V.

notes:

(1) Livre 3, 5ème section, chapitre III Le Capital, Marx.

(2) Le Manifeste Communiste, Marx-Engels

pour dévoyer le prolétariat Solidarnosc est toujours là

■ Quatre mois après le coup d'arrêt du 13 décembre dernier, la Pologne est à nouveau soumise à une effervescence sociale d'envergure. Après les manifestations anti-gouvernementales du 1er mai, le 3 mai a vu se multiplier les affrontements violents avec la milice dans la plupart des grandes villes du pays sans compter les nombreux débrayages dans les jours qui suivirent et qui ont culminé le 13 mai.

Tout anniversaire, commémoration, messe ou rassemblement quelconque est une opportunité pour les polonais pour exprimer leur colère contre la junte militaire au pouvoir.

Si, grâce à la contribution inestimable de Solidarnosc, la bourgeoisie a pu étouffer le mouvement d'août 80 et abattre sa répression en décembre 81, cela n'a ni suffi à démolir totalement les ouvriers ni encore moins à leur faire accepter "la défaite" et Jaruzelski comme des fatalités. Au contraire, quatre mois d'état de guerre, avec les milliers d'arrestations, d'internements, les contrôles permanents, le couvre-feu et les nombreux licenciements répressifs, sans parler de l'aggravation sans précédent des conditions de vie (augmentation des prix de 300 à 400 %, chute vertigineuse des revenus réels) n'ont fait qu'attiser la haine contre le régime en place et le système "soviétique".

Et cette situation montre à l'évidence la difficulté de la bourgeoisie à écraser une quelconque fraction du prolétariat dans la période de reprise des luttes ouvrières que nous vivons depuis 1968. Il en a été ainsi dans des pays comme l'Argentine ou le Chili où la répression militaire qui s'est abattue pendant des années sur les prolétaires n'a pas empêché la reprise des grèves.

C'est cette réalité qu'ont révélé les quinze premiers jours de mai, cela dans l'ensemble de la Pologne.

Mais en même temps, ces quinze jours ont révélé ou plutôt confirmé une autre réalité : la capacité de Solidarnosc de dévoyer et d'encadrer le potentiel énorme de combativité que la répression

n'a pas réussi à gommer.

C'est, en effet, sous le drapeau polonais avec sur la poitrine le badge de Solidarnosc que les ouvriers polonais ont exprimé leur colère. C'est en criant : "libérez Walesa ! Enfermez Jaruzelski !" qu'ils ont manifesté et se sont battus contre la milice.

Si le pouvoir n'a jamais été autant naïf, par contre le syndicat Solidarnosc n'a jamais été autant populaire. Si les "communistes" et les russes n'ont jamais été autant vomis, par contre, le patriotisme polonais ne s'est jamais aussi bien porté (les vieux mythes de la "résistance", du temps de la seconde guerre mondiale ont même ressurgi : les occupants ne sont plus les allemands mais les "communistes").

Ce sont ces deux objectifs que poursuivait déjà la bourgeoisie polonaise avant le 13 décembre et qu'elle a continué de poursuivre depuis, car il est vital pour elle qu'elle puisse détourner le mécontentement général et la combativité de la classe ouvrière vers le terrain syndical et nationaliste, si elle ne peut les anéantir.

Pour cela, toutes ses fractions sont complices et sont mises à contribution à travers un partage des rôles :

- pour les autorités, la situation présente est la meilleure possible, car d'une part, elles imposent par la force leur politique économique, et d'autre part elles permettent une crédibilisation maximum de Solidarnosc auprès de la population et des ouvriers en particulier en faisant des dirigeants arrêtés des "martyrs" et des clandestins, des "héros".

- pour Solidarnosc, sa mise hors-la-loi depuis le 13 décembre lui permet, en plus d'un impact grandissant sur la population, une situation plus confortable qu'avant dans la mesure où il n'est plus obligé de jouer ouvertement son rôle de saboteur des luttes ouvrières (grâce à sa détention, Walesa fait oublier aujourd'hui qu'il fut longtemps "le pompier

volant" de la bourgeoisie et le principal supporteur de Jaruzelski. Cette situation lui permet de poursuivre son travail de dévoiement et de déboussolement :

. en polarisant l'essentiel des préoccupations des ouvriers sur le problème des internés (collectes de fonds et de biens, information sur la situation dans les camps, etc),

. en organisant des actions symboliques contre l'état de guerre (bougies devant les fenêtres le 13 et le 17 de chaque mois, port de badges Solidarnosc, résistance passive, etc),

. en produisant un maximum de publications "clandestines" de toutes sortes. (directives d'un bulletin clandestin de Solidarnosc de la région de Varsovie)

Le contrôle par Solidarnosc des manifestations et même des débordements violents du mois de mai 82, est le résultat de ce travail de sape. Même la fraction au pouvoir l'a bien compris, en "tolérant" la manifestation du 1er mai et en répondant par une répression "prudente" à celle du 3 mai.

Mais si la bourgeoisie tient bien la situation aujourd'hui, elle sait qu'elle est loin d'avoir réglé tous les problèmes sociaux, qu'elle n'a pas réussi à soumettre totalement, à écraser la classe ouvrière. "Le chômage et la misère risquent de provoquer des explosions non organisées". (Un dirigeant de Solidarnosc).

C'est pour cela que depuis les derniers événements, de nombreuses voix en son sein appellent à une résurgence (ou plutôt à une réapparition à la surface du syndicat Solidarnosc).

"Il faut faire revivre Solidarnosc comme organisation dynamique consolidée" déclare le même dirigeant avec inquiétude.

C'est pour cela que ces mêmes voix appellent à trouver une solution à plus long terme, à rechercher un "compromis" : "L'entente nationale est une condition sine qua non de la paix" (Kurcon), elle est "l'unique possibilité pour sortir le pays de la crise".

Le but est clairement avoué : il faut non seulement contrôler, ou mieux éviter les explosions sociales, mais encore plus attacher la classe ouvrière à la défense du capital national. Aujourd'hui, il faut la museler par les mystifications syndicales, démocratiques, et nationaliste pour, demain espérer lui faire endosser clairement les intérêts de la bourgeoisie.

Les ouvriers polonais ont prouvé une fois de plus leur capacité à combattre. C'est cette combativité qui fait que, malgré la répression, la classe ouvrière n'est pas encore privée de toute forme de résistance, n'est pas totalement désarmée. Mais si la combativité à réussi à éviter l'écrasement, elle ne suffit pas pour le développement de la lutte. Les ouvriers polonais ont aussi montré les limites d'un combat qui reste prisonnier des illusions sur la "démocratie" et ne reconnaît pas suffisamment la nature de son ennemi le plus dangereux : Solidarnosc.

La leçon que le prolétariat mondial doit tirer de ces événements, c'est que la mobilisation générale et la combativité contre la bourgeoisie sont un pas nécessaire de la lutte mais un pas insuffisant.

Il lui faut de plus abandonner ses illusions, démasquer ses ennemis infiltrés en son sein (la gauche et les syndicats) et imposer sa propre perspective : la révolution prolétarienne.

Pour cela, les ouvriers polonais, comme ceux des pays capitalistes secondaires, qui rêvent encore de syndicalisme libre et de démocratie, sont incapables de faire, les premiers, ce pas supplémentaire.

Seul le prolétariat concentré et massif des grands pays industrialisés de l'Occident, qui a derrière lui une longue expérience du syndicalisme "libre", de la "démocratie" et qui les affrontent quotidiennement peut ouvrir la voie et clarifier la perspective qui manque à la combativité ouvrière.

J.E

malouines

suite de la p.3

le danger d'un troisième conflit mondial. Ce fut le thème véhiculé par les médias lors des grèves en Pologne : prétendre que la lutte des ouvriers polonais fut un facteur d'accroissement des tensions impérialistes, alors que c'est exactement l'inverse ; la grève de masse en Pologne a paralysé le dispositif militaire du Pacte de Varsovie. Pour isoler la lutte du prolétariat dans chaque pays, pour l'affaiblir, le nationalisme est l'arme essentielle. C'est ce réflexe nationaliste que la bourgeoisie s'évertue à recréer aujourd'hui derrière le pacifisme, le neutralisme et le bellicisme.

La campagne idéologique contre le prolétariat est l'aspect essentiel que retire la bourgeoisie du conflit des Malouines ; pour autant l'aspect militaire aussi existe. Ce conflit est un gigantesque terrain d'essai des armements les plus sophistiqués de l'Occident sur le plan aéro-naval. La bourgeoisie procède ainsi à des essais réels, grandeur nature, de ses armements.

Le débat au sein des états-majors militaires du monde entier sur comment moderniser le plus efficacement les marines est ancien : il oppose les tenants de la marine de surface classique face à ceux qui préchent la suprématie de l'électronique et des missiles.

La bataille des Malouines a, de ce point de vue, grandement clarifié la situation pour la marine comme naguère la guerre des six jours au Moyen-Orient avait permis de voir ce que signifiait une bataille de blindés modernes.

Ce qui est en jeu, c'est tout l'équipement des forces navales de l'OTAN dans les prochaines années. Ce qui est en jeu, ce sont des milliards de dollars d'investissement ; face à cela, pour la bourgeoisie, quelques centaines de morts ont peu d'importance.

Il est significatif que la bourgeoisie dans sa propagande ait plus insisté sur les "merveilles" technologiques aux noms magiques : missiles Tomahawk, Exocet, avions Harrier, Super-Étendard, etc., que sur les morts. Comme naguère avec la bombe A d'Hiroshima, la presse occidentale avait salué "l'exploit technologique", aujourd'hui la bourgeoisie joue à l'émerveillement devant ses armes de destruction. La bourgeoisie française s'est à cet égard particulièrement distinguée, insistant sur la fierté que lui occasionnait son armement, alors même que c'était contre son allié qu'il était utilisé.

La propagande même de la bourgeoisie a trahi ses préoccupations : essayer sa technologie militaire. Un amiral anglais déclarait que si le missile Exocet avait été efficace c'est parce que la marine anglaise n'était pas équipée contre ces missiles, mais que de toutes façons les Russes n'avaient pas d'Exocet ni de système d'arme équivalent.

Le but n'est pas la guerre avec l'Argentine, mais préparer en fait une modernisation de l'armée pour faire face à l'URSS.

Au fin fond de l'Atlantique sud, loin des zones de tension avec l'URSS, l'Occident a eu un terrain de manœuvre idéal.

Ce que le prolétariat ne doit pas oublier, c'est que de toutes façons les merveilles technologiques sur lesquelles la bourgeoisie lui demande de s'extasier, c'est sur lui qu'elles risquent de retomber sous forme d'éclats meurtriers.

o o o

Si la bourgeoisie procède à de telles manœuvres idéologiques et militaires aujourd'hui, c'est d'abord pour essayer d'immobiliser le prolétariat derrière le nationalisme et, ensuite, pour l'entraîner à la guerre.

Mais l'importance des investissements engagés montre que la bourgeoisie met le paquet à la hauteur de ses appréhensions pour le futur.

L'embrigadement direct du prolétariat par la bourgeoisie dans une guerre mondiale aujourd'hui n'est pas possible. La situation en Grande-Bretagne et en Argentine le montre quelques semaines après le début du conflit : ce n'est déjà plus l'union nationale, ce n'est pas la grande mobilisation du prolétariat dans la défense de la patrie, malgré tout ce que peut prétendre la bourgeoisie.

Le but de ces campagnes n'est pas l'embrigadement direct dans la guerre qui n'est pas possible. C'est d'abord de diviser le prolétariat au travers du virus isolationniste, nationaliste, afin d'entraver la prise de conscience internationale du prolétariat qui est

à l'ordre du jour et qui est en train de se faire sous les coups de boutoir de la crise qui montre de manière de plus en plus criante qu'il n'y a pas d'issue dans le capitalisme.

Les bruits de bottes du capital sont faits pour intimider le prolétariat. Ce que la classe ouvrière doit comprendre aujourd'hui c'est que même si la guerre fait peur, la seule solution, face à ce danger qui quette l'humanité, ce n'est pas la politique de l'autruche, du repli, mais la lutte décidée contre la misère capitaliste.

Mettre fin à la guerre, c'est mettre fin au capital, car les deux sont indissolublement liés. C'est ce que la bourgeoisie veut nous faire oublier. Plus que jamais l'alternative reste : guerre ou révolution.

J.J.

notre brochure



lisez la revue internationale

SOMMAIRE DE LA
REVUE INTERNATIONALE N°29

-APRES LA REPRESSION EN POLOGNE

-LUTTE DE CLASSE DANS LES PAYS DE
L'EST (1970-80)

-CRITIQUE DE BOUKHARINE

-FONCTION DE L'ORGANISATION DES
REVOLUTIONNAIRES

-FOCUS : RUSSIE 17 et ESPAGNE 36

réunions publiques

sur le thème:

LE SYNDICALISME: DEPUIS 70 ANS, UNE ARME DE LA BOURGEOISIE CONTRE LE PROLETARIAT

voir les dates et lieux ci-dessous

AIX EN PROVENCE

Permanence le 16/6 de 19h à 20h, au café de la "Madeleine", place des Prêcheurs.

BORDEAUX

Réunion Publique le 5/6 à 17h au café Victor-Hugo, 52 cours Victor Hugo. Contact-diffusion le 5/6 et le 24/7 au marché St. Michel, place Meynard, de 10h 30 à 11h 30.

CLERMONT FERRAND

La Réunion publique prévue le 11/6 est annulée.

GRENOBLE

Réunion Publique le 18/6 à 20h 30, au 12 rue Hector Berlioz.

LILLE

Réunion Publique le 5/6 à 15h30 au 23 rue Gosselet (MNF).

LYON

Réunion Publique le 11/6 à 21h, au 3 rue Diderot, Lyon 1er. Permanence le 15/6 à 18h, à la même adresse.

MARSEILLE

Réunion Publique le 4/6 à 21 h, au 205, rue Ste Cécile, Marseille, 5ème. Permanence le 18/6, de 18h à 19h, à l'"Artistic Bar", 4 cours Joseph-Thierry.

MONTPELLIER

Réunion Publique le 12/6 à 17h, salle Lagerbe, 17 bis rue Chaptal. Contact-diffusion le 12/6 de 11h à 12h 30 au marché aux puces, place des Arceaux.

NANTES

Réunion Publique le 5/6 à 17h, au centre social des Bourderies (Nantes-Chantenay) Permanence le dernier mercredi du mois à 20h 30 à la même adresse.

ROUEN

Réunion Publique le 12/6 à 15h à "La Halle aux toiles".

TOURS

Réunion Publique le 19/6 à 17h au 43, rue Lamartine.

PARIS

Réunion Publique le 12/6 à 17h, au 27 avenue de Choisy, Paris 13ème, sur le thème: "La fonction contre-révolutionnaire de la gauche".

Permanence: tous les samedis sauf celui de la réunion publique et les samedis 29/5 et 26/6, à 16h à la même adresse. Contact-diffusion-discussion à la fête de "Lutte Ouvrière" les 29, 30 et 31 mai à Presles (95). Forums organisés par le CCI sur les thèmes:

- "L'alternative n'est pas guerre ou paix mais guerre ou révolution"
- "Au pouvoir comme dans l'opposition, la gauche toujours contre la classe ouvrière"
- "La lutte ouvrière sera internationale ou ne sera pas".

TOULOUSE

Réunion Publique le 18/6 à 21h, à la Cité Universitaire de l' Arsenal, bâtiment C. sur le thème: "Salvador, Malouines: terreur et mystification pour déboussoler le prolétariat mondial".

Permanence: tous les vendredis sauf celui de la Réunion Publique à 18h 30 au Bar "le Colbert", avenue de St Exupéry, Pont des demoiselles.

Contact-diffusion au marché, sur le Bd. (près Place Jeanne d'Arc) les 6/5 et 20/5 et au marché aux puces (St. Sernin) le 6/5, de 11h à 13h.

publications du CCI

ACCION PROLETARIA (Espagne)
Ecrire à l'adresse de R.I.

INTERNATIONALISME (Belgique)
BP 13
Bruxelles 31
1060 BRUXELLES

INTERNATIONALISM (USA)
P.O. BOX 961
Manhattanville Station
365 West 125th Street
NEW YORK, NY 10027 USA

INTERNACIONALISMO
Apartado 20674, CARACAS
1020 A VENEZUELA

INTERNATIONELL REVOLUTION
BOX 21106, 10031 STOCKHOLM
SWEDEN (SUEDE)

REVOLUTION INTERNATIONALE
R.I.
BP 581
75027 PARIS CEDEX 01

RIVOLUZIONE INTERNAZIONALE
CP 469
80 100 NAPOLI
ITALIE

WERELCREVOLUTIE (Hollande)
Postbus 11549, 1001 GM
AMSTERDAM NEDERLAND

WORLD REVOLUTION
BM BOX 869
LONDON WC 1 N, 3 XX
GRANDE-BRETAGNE

WELTREVOLUTION (RFA)
Postfach 410308, 5000 KOLN 41

brochures

- Les syndicats contre la classe ouvrière (5 F)
- Nation ou classe (4 F)
- Plate-forme de REVOLUTION INTERNATIONALE (4 F)
- Organisations communistes et conscience de classe (4 F)
- La décadence du capitalisme (10 F)
- Le TROTSKYSME (6 F) (épuisé) (recueil d'articles)
- Sur la POLOGNE (4 F) (recueil d'articles) (épuisé)
- L'Etat dans la période de transition (12 F)

Directeur de Publication: D. VAN CELSE
N° de Commission Paritaire: 54 267

DIFFUSE PAR LES NMPP

Imprimerie G. TAUPIN, 4, Passage Jieu
PARIS 20ème.

abonnements

ABONNEMENTS COUPLES
12 numéros du journal et 4 numéros
la REVUE INTERNATIONALE:

ETRANGER PAR AVION
100 F 110 F

ABONNEMENTS SIMPLES
12 numéros du journal:

ETRANGER PAR AVION
55 F 70 F

ENVOIS SOUS PLIS FERMES:

ABONNEMENTS COUPLES
FRANCE ETRANGER PAR AVION
110 F 110 F 140 F

ABONNEMENTS SIMPLES
FRANCE ETRANGER PAR AVION
60 F 70 F 90 F

Abonnements et versements à:
R.I. CCP 2023302 X PARIS

COMPTE-RENDU DE NOTRE DERNIERE REUNION PUBLIQUE A PARIS

La question du processus révolutionnaire, c'est-à-dire de comment la classe ouvrière prend conscience et s'organise, est toujours au centre des réflexions, l'objet de l'étude, et le point de vue d'où se placent les organisations révolutionnaires du prolétariat. A l'occasion de notre réunion publique à Paris en mai, sur le thème de ce qu'est devenu le SYNDICALISME aujourd'hui (thème également traité ce mois-ci dans d'autres réunions publiques de R.I.), cette question de la forme et du contenu de la lutte prolétarienne dans une période historique où le syndicalisme n'est plus possible, a été au centre des débats. Cette question prend aujourd'hui un caractère d'autant plus crucial qu'on est au seuil d'une période où se profilent des affrontements décisifs entre la bourgeoisie et le prolétariat; et ceci pose, de façon aiguë, la question de la capacité des organismes révolutionnaires de la classe à secréter, à contribuer à ce processus historique.

Dans la réunion publique, le CCI a exposé et discuté avec des sympathisants, des éléments du milieu politique, des militants du Parti Communiste International (Le Proletaire) et du Groupe Volonté Communiste (Révolution Sociale) les questions de la forme et du contenu des luttes de classe aujourd'hui et demain.

Pour le PCI, c'est simple, le problème n'existe pas. N'importe quelle forme pense-t-il, pourvu qu'il y ait le contenu révolutionnaire, et ce contenu... c'est le parti. C'est pourquoi ce "parti" peut se permettre n'importe quelle pratique, y inclus dans les syndicats, puisque toute la question se résume à "diriger" les ouvriers vers le parti ou derrière le parti.

Pour des sympathisants présents, ayant compris que les "formes de lutte" préconisées par le PCI (parce qu'il en a, évidemment!) comme les comités de "sans papiers", les comités de "soutien aux emprisonnés" et autres formules douteuses pour une politique qui l'est encore plus, non seulement ne menaient nulle part pratiquement, mais encore embrouillaient les questions dans des problèmes immédiatistes, démocratiques ou même frontistes (avec les gauchistes entre autres), la question était de mettre en avant les questions globales de la lutte de classe, de taire le lien entre les problèmes immédiats et les buts généraux. Mais comment, mais où? Dans des lieux où s'exprime la maturation de la conscience... qui se caractériserait par le fait d'être "inconsciente" et sans forme organisée... La question n'était pas résolue.

Pour le CCI, la tendance à la prise de conscience s'exprime, dans la période de décadence, essentiellement dans la lutte, et se manifeste dans des formes organisées qui ne sont ni le seul "parti", ni n'importe lesquelles, mais bien les organes qui surgissent dans la lutte de classe: assemblées, comités de grève, groupes d'ouvriers, demain les conseils ouvriers, tout ce qui fait le processus d'auto-organisation de la classe.

La discussion s'est centrée plus particulièrement sur une forme: les "groupes ouvriers".

Que des groupes d'ouvriers surgissent pendant et après les luttes qui cherchent à poser les questions en termes globaux, généraux, qui cherchent à intervenir et à discuter, qui soient une expression de la prise de conscience dans la classe ouvrière, c'est une réalité, et les organisations révolutionnaires y interviennent pour pousser à ce que cette réflexion soit la plus large et aille le plus loin possible. Mais ces groupes, l'expérience nous l'a montré, sont éphémères; soit la réflexion politique poussée amène des éléments à se poser les problèmes en termes historiques et globaux, et c'est l'organisation des révolutionnaires, ou tout au moins se placent sur le terrain des débats sur la révolution, qu'ils rejoignent sur une base qui est bien plus large que l'usine, le quartier ou telle ou telle action de lutte particulière, ou bien ils se dissolvent de par leur caractère relativement ponctuel et limité, ou bien ils s'épuisent, on l'a vu aussi, dans une activité locale qui aboutit à un type para-syndical.

C'est cette difficulté à maintenir l'effort de prise de conscience après les luttes qui explique qu'aujourd'hui il n'y a pas un réel développement de "groupes ouvriers". Pour le GVC, qui se dit globalement d'accord avec le CCI, la prise de conscience doit pourtant se manifester quelque part "dès maintenant".

Et le GVC, comme l'ex-PIC (1) dans sa recherche toujours effrénée d'une manifestation concrète, et immédiate de la conscience de classe, conclut qu'elle doit s'exprimer dans des "groupes ouvriers" en particulier... et en invente. Il oriente ainsi toute son activité vers des fantômes de groupes.

La question n'est pas qu'on soit "pour" ou "contre" de tels groupes, la question est de comprendre ce qu'ils peuvent représenter comme moment, un aspect, du processus de la prise de conscience.

Cette idée des "groupes ouvriers" n'est pas propre au GVC. Des groupes comme la Communist Workers Organisation (Grande-Bretagne) ou Battaglia Comunista (Italie) les préconisent dans les usines (2). Mais, à la différence de GVC, ils les conçoivent comme des "têtes de pont" ou "courroies de transmission" du parti dépositaire de la conscience dans la classe. C'est la même conception que le PCI au fond: le point de départ et le point d'arrivée de la pratique révolutionnaire du prolétariat, c'est le "parti".

Le GVC se garde d'une telle conception: "anti"-parti dans l'âme, c'est dans la classe elle-même qu'il cherche les développements de la prise de conscience de la classe révolutionnaire et en particulier dans ces "groupes ouvriers". Mais ce qu'en fait le GVC, c'est tout autre chose: organisation révolutionnaire non-toute de l'être, le GVC cherche dans la classe le surgissement "spontané" de réseaux politiques qui accomplissent les tâches qu'elle ne veut pas assumer, et qui servent à briser l'isolement des minorités révolutionnaires. Pourquoi tient-il tant à ce réseau, finalement? Pour trouver un lieu privilégié de... l'intervention physique des organisations révolutionnaires. En fin de compte, comme pour les autres groupes, la préoccupation du GVC n'est pas de comprendre comment les organisations révolutionnaires vont pouvoir contribuer à la généralisation du processus de prise de conscience, des leçons des luttes, des leçons de l'expérience, à toute la classe ouvrière, mais bien de trouver les lieux où il pourra "intervenir".

La question du processus d'émancipation du prolétariat, de ses formes, de son contenu, est une question cruciale à laquelle tout organisation un peu consciente et responsable se doit de tenter de répondre. Mais elle ne pourra y répondre et réellement CONTRIBUER si elle s'attache à trouver des recettes aux conditions que la situation lui impose -l'isolement immédiat des révolutionnaires d'avec leur classe- au lieu d'analyser le processus réel qui se déroule déjà sous ses yeux et toutes les questions qu'il contient. Ce que la pratique de la classe nous a montré, aujourd'hui, ce ne sont ni le développement de "groupes ouvriers", ni la création de comités divers, ni des "réseaux d'association" plus ou moins conscients, mais un mouvement de grève de masse comme en Pologne, soulevant mille questions et montrant mille embûches auxquelles le prolétariat doit se confronter. La tâche des révolutionnaires, c'est bien d'exprimer ce que le prolétariat a déjà fait, d'en tirer les leçons générales, d'en généraliser les leçons à l'ensemble de la classe afin qu'elle soit demain le mieux armée pour s'engager dans un processus mille fois plus créatif que toutes ces recettes.

C'est là que réside la responsabilité des révolutionnaires. C'est cette capacité ou son absence qui font d'eux un facteur réellement actif dans la lutte ou un facteur nul.

NOTES:

- (1) "Pour une intervention Communiste" qui publiait Jeune Taupe; groupe dissout en novembre 81.
- (2) Voir à ce sujet l'article polémique de de R.I. n° 97, mai 82.

à propos du film "reds"

■ La sortie du film "Reds" vaut d'être notée : c'est la première fois depuis les années 1920, et si l'on excepte le "Docteur Jivago", que l'industrie cinématographique lance un produit qui met en scène la révolution d'Octobre. Bien d'autres actes historiques, de très moindre importance ont servi de prétexte divers à des films. Y compris par les cinéastes dits engagés "à gauche", des milliards de dollars ont été dépensés pour montrer des révoltes populaires et des libérations nationales aux quatre coins du monde. Mais depuis Eisenstein et le cinéma soviétique d'avant 1930, la révolution russe, le plus grand acte révolutionnaire qu'ait connu le prolétariat, a été constamment évacuée des écrans.

Si le film peut poser une question, c'est celle-ci : est-ce un hasard si l'initiative de "REDS" prend place à un moment de la société capitaliste en crise mortelle, où justement elle se trouve travaillée en profondeur par le dégageant de la perspective révolutionnaire de la classe ouvrière. La coïncidence est de ce point de vue d'autant moins fortuite qu'on annonce, d'URSS, la réalisation d'un semblable monstre cinématographique, qui prend lui aussi prétexte de la révolution d'Octobre 1917.

Le hasard est nul. Le temps est révolu pour la bourgeoisie d'enterrer le passé ouvrier, quand c'est de faire face à la renaissance de ses cendres, du grand phénix prolétarien, dont il s'agit maintenant. Cette tendance là, réémergente depuis 1968, précisée par les luttes ouvrières de Pologne en 1980 et 1981, liée à l'approfondissement irréversible de la crise économique mondiale, est parfaitement vue par la bourgeoisie. On dira même davantage : elle est plus visible par la classe dominante, soviétique ou occidentale, de "droite" ou de "gauche", que par le prolétariat lui-même, jusqu'à présent.

La crainte qui domine l'ensemble du monde bourgeois en ce moment n'en est pas moins celle de ne pouvoir s'opposer à l'épanouissement de la perspective prolétarienne révolutionnaire. Tout le feu croisé des campagnes idéologiques auquel on assiste ces dernières années, de pacifisme en mise en scène de guerre totale aux Malouines, trahit directement cette préoccupation, au centre de tout ce qui constitue la société bourgeoise et ses "valeurs".

Ainsi, un film comme "Reds", lancé comme il l'est aujourd'hui, ne peut que représenter un écho de cette inquiétude. Sous le mode artistique et culturel, en tant que produit des médias bourgeois, il ne peut que participer à l'ensemble de l'attaque idéologique que la bourgeoisie tente de déployer contre la montée ouvrière.

L'IDEOLOGIE CACHEE

On ne peut certes dire que "Reds" entretienne la révolution russe, ne serait-ce qu'en la présentant sous le roman de la vie de John Reed et de l'amour qui l'unit à sa compagne. Non seulement ce biais de récit présente la révolution comme le protagoniste fondamental de la vie de Reed (authentique communiste), mais il fait bien de la révolution le sujet central du film.

"Reds" est sans doute un spectacle, mais il n'est pas une grossière récupération spectaculaire de la révolution. Même en le comparant aux œuvres classiques des grands cinéastes soviétiques, Eisenstein ou Poudovkine, on peut au con-

la révolution n'est pas une utopie

traire dire que les faits révolutionnaires sont présentés par W.Beatty avec une grande objectivité et une notable exactitude historique, quelques détails secondaires mis à part.

Plus encore, on peut dire que "Reds" est supérieure en plusieurs points à "l'Octobre" d'Eisenstein, en ce qu'il donne de meilleures indications du processus révolutionnaire global et mondial dans lequel s'inscrivait la révolution russe, point le plus haut d'un mouvement qui s'élevait de toutes les parties du monde, à commencer par les USA. Même si cela ne correspond qu'à un objectivisme "neutre" de W.Beatty, il est bien dit dans "Reds", par l'intermédiaire d'un protagoniste, d'ailleurs non russe, de l'action, que la révolution russe périrait de sa non extension mondiale. Même si cela ne représente pas un projet formellement conscient de son réalisateur, "Reds" donne les éléments pour interpréter la bureaucratization de la révolution, à laquelle les derniers moments du film nous confrontent, comme la conséquence primordiale de ce non élargissement. Loin de se présenter comme une vulgaire entreprise de banalisation, "Reds" n'est pas dépourvu d'une certaine exaltation de la révolution. Plus encore, jamais un film, sauf peut-être le "Cuirassé Potemkine" n'avait mis comme "Reds" en image le mouvement profond de la dynamique ouvrière.

Sait-on bien, que jamais, au grand jamais, même chez Eisenstein, Poudovkine et autres Dovjenko, un film (ou d'ailleurs une œuvre de littérature romanesque) ne nous avait représenté ce qu'est un conseil ouvrier? "Reds" le fait, et on ne peut pas ne pas être saisi par la

force suggestive de cette scène du film où John Reed, n'osant pas prendre la parole au milieu de l'assemblée ouvrière parce qu'il n'a pas de mandat, se voit interpellé par un ouvrier lui disant : "le mandat, on te le donne. Monte à la tribune nous parler des camarades ouvriers d'Amérique". Ainsi, "Reds", à l'inverse de caricaturer la révolution, en veut présenter une image sympathique. Et c'est justement à ce prix que l'arme idéologique contenue véritablement dans le projet du film peut être assésée avec le maximum d'efficacité. Car ce projet, que les dernières images désenchantées du film nous dévoilent, est bien celui-ci : présenter la révolution et les révolutionnaires comme un fait et des êtres nobles, généreux et magnifiques, pour mieux finir par dire que la révolution est une utopie aberrante et vouée par avance à l'échec ; que les révolutionnaires sont des idéalistes désignés à la désillusion perpétuelle. Voilà toute la terrible subtilité bourgeoise !

CONTRE LA REVOLUTION

Mais à tant déployer de subtilité, à tant dérouler un feu croisé de propagande, la bourgeoisie ne tait pas que nous montrons sa force actuelle; elle nous révèle sa faiblesse à terme, directement mesurée par sa difficulté à s'opposer au mouvement ascendant des luttes ouvrières. Elle nous révèle l'inquiétude réelle que lui inspire le prolétariat.

Ce n'est pas pour rien qu'un film comme "Reds" (ou probablement son homologue so-

le GVC participe à la propagande

■ A propos de "Reds", le groupe Volonté Communiste, qui publie le journal "Révolution Sociale", a senti la nécessité de faire une de ces interventions "révolutionnaires" dont il a le secret. Dans un tract intitulé : "Dix jours qui n'ébranlèrent pas le monde", le GVC dénonce Octobre 1917 comme un coup d'Etat tramé par les bolchéviks contre les ouvriers.

Le délire anti-parti emporte de plus en plus le GVC vers l'anarchisme. Il le conduit ouvertement à dénier tout contenu prolétarien à la révolution russe.

Tant que le GVC traduira les faiblesses politiques du prolétariat en méfait des partis, il ne comprendra jamais la néces-

sité d'une expression politique organisée et agissante pour la classe ouvrière. Plus grave encore, en réduisant la révolution russe à un putsch, il s'empêche de tirer les véritables leçons de la plus grande expérience du mouvement ouvrier.

Ce faisant, il rentrera de plus en plus dans le jeu idéologique de la bourgeoisie. Sans amorcer ici une polémique avec le GVC sur le parti bolchévik, que nous proclamons, nous, authentiquement prolétarien et essentiel à la révolution ouvrière russe, nous voulons seulement mettre en garde contre les affirmations irresponsables et lourdes de conséquences. Cela, non seulement pour le GVC, qui n'est pas essentiel, mais pour la classe ouvrière.

vistique qui va sortir, s'attache à combattre l'idée de révolution ouvrière aujourd'hui. C'est parce que la révolution ouvrière, non seulement n'est pas une pure idée, mais elle est la direction objective de toute la société humaine contemporaine, portée vers le dépassement d'une situation devenue mortelle.

"Reds" est en quelque sorte l'aveu involontaire par la bourgeoisie, que l'idée de révolution est d'autant moins un idéal qu'elle est d'abord une nécessité objective; qu'elle est d'autant moins une songerie, qu'elle se présente en fait comme la seule voie positive et réaliste pour sortir l'humanité de la crise où le cadre capitaliste la plonge.

Ce n'est pas fortuit que, voulant aujourd'hui s'attaquer au spectre de la révolution ouvrière, la bourgeoisie, à travers "Reds", comme par le truchement d'autres vecteurs idéologiques s'en prend à "Octobre 1917". C'est parce que la révolution russe est toujours pour le prolétariat, jusqu'à aujourd'hui, le plus haut moment de son expérience historique. Elle est la source la plus riche en inspiration pour la classe ouvrière. En soumettant celle-ci à la critique la plus exigeante, pour comprendre les raisons de son échec final, la révolution russe est la meilleure référence pour que la classe ouvrière et ses révolutionnaires d'aujourd'hui aient de succès leur combat futur.

Toute l'humanité aspire profondément au dépassement de la société capitaliste. Ce dépassement, le communisme, n'est pas seulement nécessaire, il est possible. L'énorme progrès de la productivité du travail, et des sciences, la mise en œuvre des richesses naturelles, la généralisation du travail associé, créent les bases objectives du communisme. En poussant les ouvriers à la lutte perpétuelle, la crise capitaliste active aussi la condition subjective de la révolution, la constitution de la conscience de classe du prolétariat. Cette aspiration de l'humanité à aller au-delà du capitalisme traduit simplement ce fait que la société bourgeoise est désormais devenue un cadre trop étroit pour elle ; et cet enserrement non seulement brime l'humanité, mais engendre contre elle les maux les plus catastrophiques, dont la guerre est l'expression concentrée.

"Reds" veut montrer, contre la révolution, la contradiction existant entre les "destins" individuels (la vie de John Reed) et la marche historique de la société révolutionnaire, avec ses conseils ouvriers et ses partis politiques.

C'est encore là un retournement idéologique bourgeois, dont la finalité est évidemment ici de chanter l'excellence de la démocratie "dictatoriale" de la bourgeoisie, comme moindre mal. Car cette contradiction, loin d'être un produit du processus révolutionnaire, manifeste au contraire que la révolution travaille à lutter contre elle. La révolution est aussi l'enfant de cette contradiction là, héritée, via son expression exacerbée dans le capitalisme, de tout le long passé de division des hommes au sein des sociétés de classes. La révolution naît à ce niveau du besoin de surpasser cette contradiction. Même si elle en a montré la difficulté, la révolution prolétarienne est bien le seul cadre où ce mal peut prendre fin.

Le communisme est possible. Il est l'avenir de l'humanité. Mx.

REVOLUTION INTERNATIONALE

est la publication en France du Courant Communiste International

nos positions :

Le C.C.I. se réclame des apports successifs de la Ligue des Communistes, des Ière, IIème et IIIème Internationales, des fractions de gauche qui se sont dégagées de cette dernière, en particulier des Gauches allemande, hollandaise et italienne.

Leçons fondamentales de la lutte historique de la classe ouvrière, les positions principales de ce courant sont les suivantes :

■ Depuis la première guerre mondiale, le capitalisme est un système social décadent qui n'a rien d'autre à offrir à la classe ouvrière et à l'humanité dans son ensemble que des cycles de crises, guerres et reconstructions. Son déclin historique irréversible pose à l'humanité une seule alternative : socialisme ou barbarie.

La classe ouvrière est la seule classe capable de mener à bien la révolution communiste contre le capitalisme.

■ La lutte révolutionnaire du prolétariat conduit la classe ouvrière à une confrontation avec l'Etat capitaliste. En détruisant l'Etat capitaliste, elle devra constituer la dictature du prolétariat à l'échelle mondiale.

■ La forme que prendra cette dictature est le pouvoir international des Conseils Ouvriers.

■ Le socialisme, mode de reproduction sociale instauré par les Conseils Ouvriers ne signifie pas l'"autogestion ouvrière", ni les "nationalisations". Le socialisme exige l'abolition consciente par la classe ouvrière des rapports sociaux capitalistes tels que le travail salarié, la production de marchandises, les frontières nationales et exige la construction d'une communauté humaine mondiale.

■ Les soi-disant pays socialistes (Russie, bloc de l'Est, Chine, Cuba, etc.) sont une expression particulière de la tendance universelle au capitalisme d'Etat, lui-même expression du déclin du capitalisme. Il n'y a pas de "pays socialistes" dans le monde ; ces pays ne sont que des bastions capitalistes

que le prolétariat mondial devra détruire, tout comme n'importe quel autre Etat capitaliste.

■ A notre époque, les syndicats sont partout des organes de l'ordre capitaliste au sein du prolétariat.

■ Tous les soi-disant "partis ouvriers" -partis "communistes" et "socialistes", ainsi que leurs appendices gauchistes -sont la gauche de l'appareil politique du capitalisme.

■ Dans le capitalisme décadent, le parlement et les élections ne sont rien d'autre qu'une source de mystification capitaliste: toute participation au cirque parlementaire a pour seul effet de renforcer cette mystification aux yeux des prolétaires.

■ Aujourd'hui, toutes les fractions de la bourgeoisie sont également réactionnaires. Toutes les tactiques qui appellent aux "fronts populaires" "fronts anti-fascistes" ou "fronts unis" entre le prolétariat et une fraction de la bourgeoisie ne servent qu'à détourner la lutte du prolétariat et à la désarmer face à son ennemi de classe.

■ Les "luttres de libération nationa-

le" sont des moments de la lutte à mort entre les puissances impérialistes petites ou grandes pour acquérir un contrôle sur le marché mondial. Le slogan de "soutien aux peuples en lutte" n'est, en fait, qu'un appel à défendre une puissance impérialiste contre une autre, sous un verbiage nationaliste ou "socialiste".

■ Le rôle de l'organisation des révolutionnaires n'est pas d'"organiser la classe ouvrière", ni de "prendre le pouvoir au nom des travailleurs", mais de participer activement à la généralisation des luttes prolétariennes et de la conscience révolutionnaire au sein du prolétariat.

■ NOTRE ACTIVITE

L'indispensable élaboration théorique qu'exige la reprise de la lutte prolétarienne après 50 ans de creux quasi-ininterrompu.

L'intervention organisée, au niveau international, au sein des luttes en vue de contribuer au processus qui mène à l'auto-organisation et à l'action révolutionnaire de la classe ouvrière.